

MARCO PACHECO

L'ŒIL DU CONQUÉRANT



Marco Pacheco

L'Œil du Conquérant

I

© Marco Pacheco, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-4769-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je tiens à remercier ma marraine, Sylvine, sans qui ce livre n'aurait jamais pu voir le jour et qui me soutient depuis mes débuts.

Je suis heureux et fier de t'avoir dans ma vie.

Ma mère et mon père qui ont tout fait pour moi.

Ma sœur, qui n'hésite pas une seule seconde lorsqu'il s'agit de m'aider.

Mon frère qui m'apporte le sourire en toutes occasions.

À certains de mes amis,

Romain qui a immédiatement cru en moi.

Anthony qui m'a donné de très bonnes idées.

Prologue

Le bébé

La neige recouvrait le sol de son épais manteau blanc. Le vent soufflait fort, ne facilitant pas la traversée du cheval et de son cavalier. Un homme assez costaud recouvert par une longue cape à capuche couleur ocre, tenant d'un bras un nourrisson qui pleurait inlassablement et de l'autre, les rênes du cheval. Le cavalier avait la tête baissée et ordonnait à sa monture de se hâter malgré l'acharnement de Mère Nature – à ce qui semblait être vrai –, vouloir pimenter leur progression. Cela faisait des jours voire des semaines que l'homme voyageait ainsi avec le bébé, ne s'accordant que quelques heures de pause et ne dormant pratiquement jamais depuis que l'hiver avait pointé le bout de son nez gelé. Sa tenue – une armure de cuir rapiécée et usée par le temps –, et l'épée accrochée à sa taille laissait penser qu'il était un soldat, voire plus. Son expression ne laissait paraître aucun mécontentement, aucune plainte, juste de la volonté et un grand sérieux avec un zeste de méfiance au vu de ses nombreux coups d'œil autour de lui et détours. Son hygiène laissait à désirer et sa barbe grisonnante qui n'était pas rasée et commençait à se faire longue, prouvait qu'il n'eut pas eu le temps de prendre soin de lui. Seul le bébé était propre et bien protégé sous son drap brodé d'une blancheur éclatante malgré la rudesse de la route. La nuit avait fait son apparition depuis quelques heures déjà, et malgré cela, il semblait savoir où aller, ne faisant preuve d'aucune hésitation. Il serra le bébé contre lui et fit descendre une pente à son cheval, la fière bête s'exécuta sans peur et sauta d'un majestueux bond puis reprit sa route dès l'atterrissage. Ils continuèrent ainsi pendant quelques heures encore, contournant collines et montagnes pour enfin, arriver à un petit village isolé et caché par une immense forêt montagnarde.

Ce village, Carhall, était éloigné des autres et seuls quelques courageux marchands et colporteurs passaient vendre leurs produits au moins une fois par saison. Le village était situé près d'une grande chaîne de montagnes au sud-ouest du royaume, et était entouré de grandes forêts et de lacs s'étalant sur des lieues. Néanmoins, les habitants parvenaient à vivre par leurs propres moyens et vendaient, quand ils le pouvaient, le fruit de leur dur labeur lorsque des convois quittaient le village en direction du comté. Les maisons étaient construites d'un

bois simple et étaient pour la plupart, petites, ne pouvant accueillir que quelques personnes. L'homme fit avancer sa monture en direction du village tout en vérifiant que le bébé était au chaud. Il dépassa les premières des maisons se situant à l'écart des autres. Une longue route encore était nécessaire pour atteindre le village-même. Jetant des coups d'œil méfiants derrière lui, le cavalier atteignit la petite communauté. Il dirigea sa monture à travers la rue déserte où seules quelques lanternes éclairaient les alentours, puis, continua jusqu'à atteindre une maison éloignée du reste. Il attacha sa monture et descendit prudemment en tenant le nourrisson fermement. Le cavalier détacha ensuite l'un de ses sacs, se dirigea vers la porte puis toqua quelques coups secs. Il fallut un certain temps avant que la porte ne s'ouvre, un temps assez long pour laisser les flocons de neige recouvrir les épaules du voyageur. Un homme dans la force de l'âge d'une trentaine d'années apparut, habillé d'une chemise jaunâtre et usée, il avait de courts cheveux bruns et une barbe mal taillée. De plus, sa façon de se mouvoir montrait qu'il était blessé à la jambe gauche. Il boitait. Scrutant l'inconnu, il écarquilla les yeux quand il le reconnut enfin.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Ne reste pas planté là, entre donc !

Sur ces mots, il ouvrit grand la porte et invita le voyageur à entrer. La maison, bien qu'elle soit plus grande que les autres, était néanmoins rudimentaire. Une cheminée éclairait toute la pièce devant une table entourée de ses chaises qui occupait une grande partie de la maison. Des lits fournis de paille et recouverts de peaux de bêtes en guise de couverture étaient installés sur le côté gauche. De l'autre, une cuisine simple où œuvrait une femme à l'allure svelte et des paniers d'osier posés un peu partout puis une entrée qui menait probablement à une chambre.

— Milène, prépare un bol de plus, prévint l'homme de maison avant de s'installer à table. Cela fait longtemps que je ne t'avais pas vu. Si tu es ici, c'est sûrement pour une raison importante.

Il jeta un coup d'œil au bébé toujours recouvert du drap.

— Et tu ne te donnerais pas autant de peine à amener un bébé jusqu'ici. Dis-moi tout, Hector.

Hector baissa sa capuche et posa son regard sur le nourrisson avant de relever

les yeux :

— J'ai besoin de ton aide, Éric mon vieil ami. Il faut que tu gardes ce bébé.

— Que je garde ce bébé ? fit le concerné surprit. Sais-tu à quel point il est difficile de nourrir un enfant ?

— Je ne te le demanderais pas si ce n'était pas important. Éric, il faut absolument que tu le prennes sous ton toit.

Milène apporta deux boissons et se tourna vers son mari en fronçant les sourcils.

— Voyons, on peut très bien s'occuper d'un enfant. Vas-tu le laisser dehors ? Nous vivons bien comparés à d'autres.

Elle se baissa vers l'enfant et lui caressa la joue.

— Qu'il est mignon et ces yeux... Je n'en avais jamais vu d'aussi beaux.

L'homme mûr passa les doigts dans sa barbe et fixa pendant un petit moment le jeune être se tortillant dans son linge. Son visage se décomposa. Ses yeux jonglèrent entre Hector et le nourrisson.

— Ses yeux...

Éric serra le poing et tapa sur la table. Haussant la voix, il s'adressa à son vieil ami :

— Tu ne peux pas me demander de le garder. J'ai laissé cette vie derrière moi et tu le sais ! Tu n'as pas le droit de venir pour cette raison !

— Je n'ai pas le choix. Crois moi, je te laisserais vivre ta vie paisible si je le pouvais mais tu es la seule personne qui puisse m'aider.

Hector insista davantage. Il s'appuya sur son coude et se rapprocha légèrement vers son interlocuteur.

— Si tu as reconnu ses yeux, tu sais alors à quel point il est important.

— Justement. Et si tu as fait tout ce chemin jusqu'ici, c'est qu'il doit y avoir un énorme problème, grogna Éric. Je ne veux pas risquer la paix que j'ai ici.

— Je ne peux le confier à personne d'autre. Accepte je t'en prie. Tu me le dois.

Éric se leva de son siège et se gratta la barbe. De ses pas, il martelait le plancher. On l'entendait marmonner des bribes de mots incompréhensibles. Après avoir fait plusieurs fois le tour de la table, il se réinstalla. Milène était

toujours postée non loin, silencieuse et attentive au bébé.

— Qu'advient-il de cet enfant si nous refusons ? demanda t-elle.

— Pour être honnête, je ne sais pas, répondit Hector. Je tenterai de lui trouver un autre foyer chez des personnes biens. Je ne vais pas mentir, sa vie est trop précieuse et je ne pourrai pas m'en occuper comme il le faut. Du moins, pas maintenant.

— Évidemment que sa vie est précieuse ! pesta Éric. Qu'est-ce qui te garantit qu'il sera en sécurité ici ?

— Tu sais très bien que ce village est isolé et que personne ne passe par ici. Si je ne te connaissais pas, jamais je ne serais venu dans ce coin. Ici, il aura une vie calme et pourra grandir. Je sais que tu as tout quitté mais tu ferais un excellent mentor pour lui.

— Tu m'en demandes beaucoup, râla Éric en prenant une gorgée de sa chope.

Le voyageur soupira puis porta son attention sur le bambin. Le silence envahit la pièce. Intérieurement, Hector espérait qu'ils acceptent. Il ne pouvait en aucun cas repartir avec l'enfant. À vrai dire, il n'avait prévu aucun plan de secours en cas de refus. Le mieux qu'il pouvait faire était d'attendre, silencieux.

Ce fut Milène qui interrompit le calme. Penchée au-dessus du bébé, elle ne put s'empêcher d'être prise d'affection.

— Éric, on ne peut pas le laisser vivre une vie de danger. Cela nous ferait du bien d'avoir quelqu'un en plus ici. Non mais regarde le. Il est si innocent.

Ce dernier fit le tour de la table et regarda plus attentivement le visage. Malgré lui, il ne put s'empêcher de sourire à la vue de ce petit être. Sous sa barbe, il marmonna :

— Bon. Tu as gagné. On va le garder. Il pourra m'aider pour les travaux, dans quelques années.

Hector ferma les yeux un instant en signe de soulagement. Un fardeau fut retiré de ses épaules. Bien sûr, il aimait ce bébé sinon il n'aurait pas tant enduré pour le mettre en sécurité mais un grand sentiment de devoir accompli le traversa. Il regarda son protégé qui lui rendit un regard innocent.

— Je vais lui donner à manger, dit Milène en tendant ses bras pour prendre le bébé.

— Reste pour le repas, ajouta Éric. Nous avons beaucoup de choses à nous dire. Surtout à propos de la raison de ta venue en compagnie de ce bébé.

Sur ces mots, l'homme enleva ses gants de voyage et prit une gorgée de bière avant de dévorer de bons morceaux de poulet agréablement tendres en bouche que Milène apporta peu après. Ces quelques rations furent un délice après tant de voyage. Le repas fut bref. Le feu de cheminée chauffa agréablement la pièce et l'odeur savoureuse de la nourriture soulagea Hector, qui bien sûr, mangea à sa faim. Dehors, le vent sifflait et transportait les flocons de neige avec vitesse. La digestion faite, Éric aborda le sujet sérieux.

— Bon, il est temps que tu me racontes tout.

Hector ne dit rien et posa le sac qu'il avait récupéré plus tôt sur la table puis en déballa le contenu. Il sortit tout d'abord du linge propre qu'il posa délicatement et dessus, posa ce qui sembla être une dague rangée dans son fourreau. Le manche était en or et le fourreau en acier recouvert de cuir à la boulerolle similaire au manche.

— Voici ses affaires, dit-il une fois la dague posée. Cela lui appartient. Ils sont d'une très grande valeur. Qu'il les garde précieusement.

Éric prit la lame dans sa main et l'examina pendant un moment avant de la dégainer. La lame, d'une couleur argentée, laissait refléter quiconque s'en approchait. De toute évidence, elle avait été aiguisée par un maître artisan. Il se focalisa de nouveau sur Hector après l'avoir reposé. Ce dernier s'installa plus confortablement et croisa les mains. Après s'être éclairci la voix, il dit :

— Très bien. La nuit va être longue.

Chapitre I

La fête du Printemps

La journée était belle à Carhall, la plupart des paysans travaillait dans les champs et les bruits de la scierie retentissaient dans tout le village tandis que les femmes s'occupaient du foyer ou se promenaient dans les rues pour y acheter des provisions. Des enfants s'amusaient à essayer de s'attraper, d'autres se battaient avec des épées en bois ou se livraient à des jeux juvéniles et innocents. Éric, un homme d'une cinquantaine d'années et doté d'une carrure de soldat s'occupait de sa jument. Il était énergique et ne se plaignait jamais quand il effectuait ses tâches, avec sérieux et précision. C'était vraisemblablement un homme possédant une grande expérience dans de nombreux domaines. La seule chose qui pouvait le diminuer était sa jambe gauche. Il se l'était faite transpercer il y a des années lors d'un conflit de ce qu'il racontait.

— Brosse bien dans le sens du poil, Alistair, rappela Éric. Un cheval est très précieux. Ce n'est pas seulement un animal, c'est ton compagnon et une aide des plus utiles.

— Je sais Père, ne t'en fais pas, répondit le concerné brossant fièrement la bête qui restait calme.

Alistair était un jeune homme de dix-sept ans. Habillé d'une tunique grossière couleur terre avec des cheveux mi-longs noirs, il était doté de magnifiques yeux d'argent lui donnant un regard éclairé.

— Je te laisse finir ça, rejoins moi dans les champs après.

Le garçon acquiesça d'un signe de tête tout en continuant son travail. Il trempa la brosse dans un seau d'eau et recommença de plus belle. Les poils de la brosse ne rencontraient aucune difficulté en passant sur le pelage soyeux. En général, Alistair n'avait aucun problème avec les animaux. Ils se laissaient toucher sans montrer de signes hostiles. Après avoir fini de brosser l'animal le jeune homme s'occupa ensuite de le nourrir puis s'essuya le visage ruisselant de sueur. Il remit le matériel en place, vérifia que tout était bien nettoyé puis sortit de l'étable. Alors qu'il s'apprêtait à rejoindre Éric dans les champs, il entendit quelqu'un